

La culture morte ou vive

Autor(en): **Dubuis, Catherine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **23 (1986)**

Heft 834

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1023062>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les balayeurs

Ni socialiste ni rien du tout, j'ai fait la guerre (pour de bon) afin qu'entre autres Jean-Pascal Delamuraz vive libre et qu'il nous soit offert de le payer chaque mois au prix qu'il nous coûte.

A comparer avec ce que gagne un vrai responsable (conducteur de locomotive par exemple) on n'en revient pas.

Mais je trouve mauvais que 24 heures (25 septembre 1986) puisse titrer : "Référendum sur les dépenses militaires - Initiative socialiste balayée".

Pourquoi "balayée" ?

Était-ce une ordure, cette initiative selon laquelle le peuple (crétin traditionnel aux yeux des "experts" militaires dès que sont évoquées les somptuaires et folles dépenses qu'ils nous imposent) aurait accès aux devis avant d'être contraint à payer les factures ?

Avec une photographie : "Un Jean-Pascal Delamuraz heureux des résultats". Heureux au nom de qui ? De lui-même ? Du peuple dans son ensemble (socialistes admis) ? D'une caste ?

Et commentaire du "Président de la commission militaire (...)" qui n'arrive pas à se défaire de l'impression que cette initiative répond à de purs mobiles antimilitaristes. (...). Car si vraiment c'était la consolidation de la démocratie qui leur (aux socialistes) importe, pourquoi ne pas avoir étendu ce référendum à toutes les dépenses ?"

... Il a bien raison. Le peuple "souverain", en effet, serait bien inspiré d'étendre ses connaissances "à toutes les dépenses" afin d'être capable de choix.

En commençant par les paies ahurissantes (en une époque telle que la nôtre) que perçoivent - actifs ou en retraite - les singuliers "serviteurs du peuple" que nous nous sommes donnés pour maîtres. Fabrication rapide de millionnaires avec, en prime au peuple qui les pond, arrogance et mépris.

Edmond Kaiser

La culture morte ou vive

Quand j'entends le mot "culture", je sors ... mon stylo. C'est un peu mon emploi à DP, trop épisodique au gré de certains flatteurs. Bref, on a beaucoup parlé de culture ces temps derniers, et mon propos n'est pas d'y revenir, du moins pas sous l'angle des récentes votations. Mais quelques réflexions tout de même, nées de la rencontre d'une lettre de lecteur (24 heures, 25 septembre 86) et de deux annonces d'expositions au Musée cantonal des Beaux-arts de Lausanne.

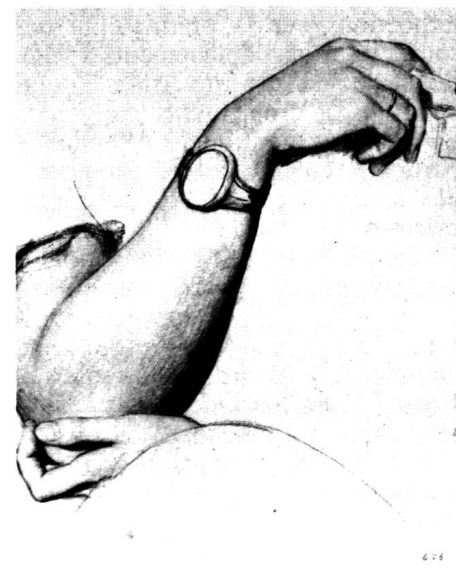
La lettre de lecteur déplore qu'on "expose Giacometti, mort voilà vingt ans et Goya, mort, lui, il y a cent cinquante-huit ans. C'est certainement là ce qu'on appelle une culture vivante !" conclut ce correspondant. J'ai vu les Giacometti à Martigny et les Goya à Lugano. Je me permets de penser que ce lecteur confond la culture avec un registre d'état-civil. Mais je regarde maintenant les invitations que j'ai reçues : Wilhelm Gimmi (1886-1965), Ernest Biéler (1863-1948), Albert Anker (1831 - 1910), Charles Gleyre (1806-1874). Aïe, aïe, aïe ! Que de morts ! De quoi peupler un Panthéon ! Et de quoi renforcer dans son opinion le lecteur cité ci-dessus : la politique culturelle en Suisse se cantonne prudemment dans les valeurs sûres, celles qui ne bougent plus à la bourse de l'art. Constituent-elles pour autant une culture "morte" ? Je m'empresse de dire que Gleyre n'est pas, et de loin, mon peintre de chevet, ni Gimmi d'ailleurs. Mais je pose la question.

Le sujet est énorme. Nos conservatrices (teurs) s'en sont parfois expliquées (és). Le problème repose en grande partie sur le sens du mot "culture". Aussi bien que les oeuvres, c'est le regard qu'on porte sur elles qui importe. Quand un historien de l'art étudie les lieux communs dans la peinture de Gleyre, c'est une leçon de culture terriblement vivante qu'il nous donne. De plus, l'appréciation des oeuvres contemporaines est certainement plus

difficile que celle d'oeuvres plus lointaines et que le recul consacre. Banalité. Il n'en reste pas moins qu'une Erika Billeter, pour ne citer qu'elle, n'a pas hésité à plonger plus d'une fois dans la contemporanéité, donc dans l'inconnu, avec un courage qui n'a pas toujours été apprécié à sa juste valeur. Mais laissons ces querelles.

Alors, culture morte ou vive ? Je pense à un autoportrait de Goya, exposé à Lugano : en pied, devant sa toile, coiffé d'un chapeau haut de forme garni de bougies pour pouvoir travailler la nuit, le peintre regarde de côté, mi-fier, mi-interrogateur. Je pense au plus bel autoportrait que je connaisse, propriété du Musée Goya de Castres. Une émotion me porte vers cette toile, comme vers les autoportraits de Rembrandt (il y en a un très beau dans la collection permanente Thyssen - Bornemisza à Lugano), vers ces hommes si proches, si fraternels, si tremblants et démunis devant leur propre visage, cherchant à y lire la réponse à la terrible question : pourquoi peindre, pourquoi sculpter ? d'où nous vient cette étrange folie et où nous mène-t-elle ? Je pense, sculpté par un artiste mort il y a vingt ans, à cet homme debout parmi les vestiges d'un temple gallo-romain, à cet homme qui marche et qui est mon frère.

Catherine Dubuis



Charles Gleyre (1806-1874)